Journal de la Société des Africanistes

Les rites du labour en Algérie

J. Servier

LES RITES DU LABOUR EN ALGÉRIE

(Région du Dahra et du Moyen-Chélif)

PAR

J. SERVIER

« C'est sous le signe de la Balance que s'exécutent les mystères augustes et secrets de Demeter et de Koré ».

(Julien. *Discours* V. 173).

Le geste rituel isolé de son contexte symbolique est un geste absurde : il n'existe pas actuellement et il n'a sans doute jamais existé d'êtres humains assez sots pour admettre un rapport matériel entre, par exemple, la promenade processionnelle de la cuillère à pot et la chute de la pluie. La compréhension du rapport établi entre des faits appartenant à des classes différentes de phénomènes, leur reclassement suivant des règles qui, à première vue, ne sont pas les nôtres, exige la possession d'un alphabet de valeurs-signes, lequel seul peut permettre d'envisager le déchiffrement des représentations symboliques d'une population donnée.

De même qu'en algèbre, un nombre plus grand d'emplois de l'inconnue restreindra les possibilités d'erreur jusqu'à ne plus pouvoir admettre qu'une seule solution. Traduire en langage clair pour nous un groupe de symboles, c'est établir entre leurs différentes manifestations un lien tel qu'il apparaisse comme l'unique solution possible. N'importe quelle explication n'est pas forcément l'explication juste pas plus que le dépôt à l'origine du premier sillon d'une clef à molette, ne peut constituer pour le paysan berbère, un acte rituel valable d'inauguration des labours.

Les travaux de R. Basset, de Laoust, de Doutté, de Biarnay, de Masqueray, de Monchicourt, de Westermarck, de Desparmet de Bel préparent l'enquêteur à la catégorie de faits qu'il va avoir à recueillir,

ils restent au niveau du dictionnaire de faits parce qu'à aucun moment ils ne nouent le lien des symboles qui seul peut réunir et guider.

Lorsque les technologues ont déterminé avec précision l'aire d'extension de l'araire, lorsque les linguistes ont recherché les emprunts de vocabulaire, lorsque les folkloristes ont relaté quelques coutumes curieuses, le labour reste encore inconnu.

Le seul fait que n'importe qui ne laboure pas n'importe comment, n'importe quand, nous indique la présence de règles impérieuses et par conséquent d'une organisation ou du souvenir d'une organisation assez forte pour les faire respecter.

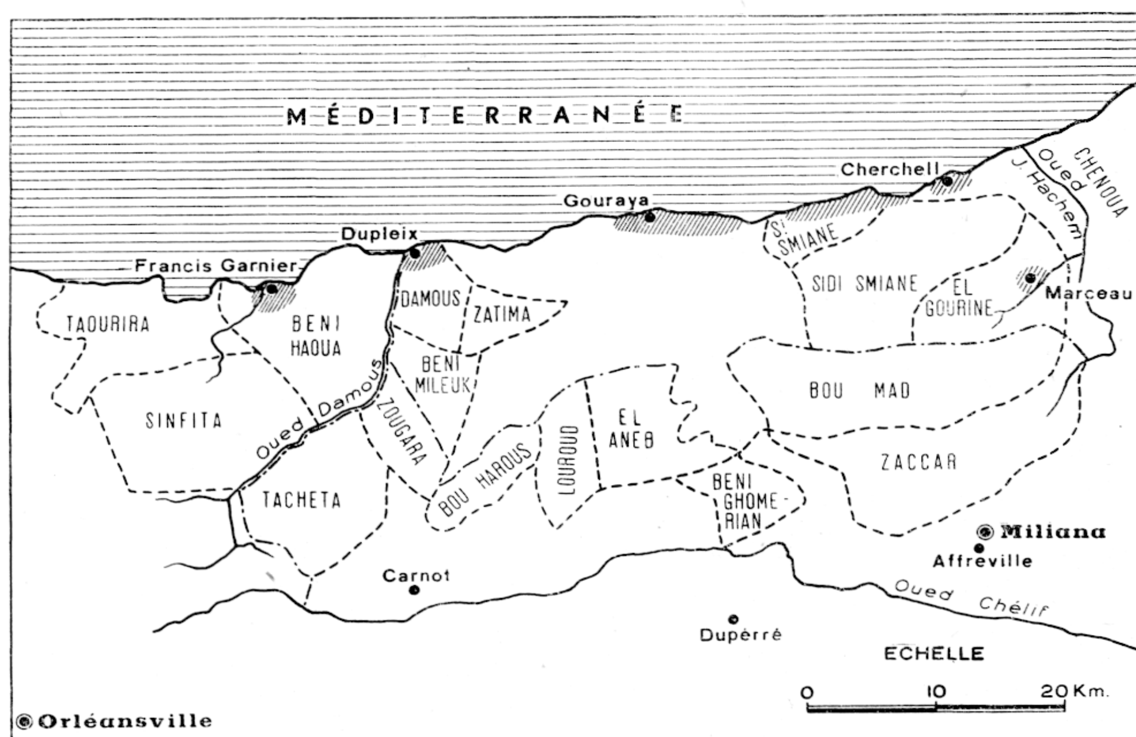


Fig. 1. — Carte de répartition des douars.
A l'O. Beni Haoua, au centre Beni Ferah, à l'E. Beni Menasar

La langue berbère se maintient semblable à elle-même semble-t-il depuis une très haute antiquité ; elle n'a pas d'autre moyen de transmission que la tradition orale, il y a peu de raisons que les mots circulent de mère en fils et en fille vides de sens, et qu'une tradition tout aussi vieille que la langue n'ait pu se garder présente dans chaque mot berbère comme le dessin d'une mosaïque dans chacun de ses éléments.

Les orientalistes ont partagé le préjugé des lettrés musulmans à l'égard des berbères et ont avec eux confondu science et compilation, intelligence du monde et sorcellerie. Si parfois un fait leur apparaissait trop riche de sens, il était attribué aux Romains et par les plus hardis aux Phéniciens.

La présente étude a été menée dans la région située entre la vallée du Chélif et la mer dans le chaînon montagneux à l'Est du Dahra entre Ténès, Gouraya, Orléansville, région peuplée de trois groupes humains berbérophones. Les Beni-Menacer, les Beni Ferah et les Beni Haoua, englobant des îlots résiduels d'habitants peut être plus anciens de l'Afrique du Nord à Iguedal (Douar de Beni Merahba) et Beni Mekhlifet (Douar El Aneb) de même langue, mais non de mêmes traditions historiques.

Aucun questionnaire préparé à l'avance n'a été diffusé ni même établi, les faits sont venus au cours d'un long périple à pied et à mulet au hasard des rencontres.

***

Par son symbolisme, le labour se trouve rattaché au mariage, aux funérailles, à la prise de possession par des vivants de la terre où dorment les morts inconnus sans nombre.

Il ne s'agit pas du labour préparatoire qui dans l'état actuel de l'enquête semble être une simple opération agricole mais du labour suivi des semailles, acte important puisque de sa réussite dépend le sort de la famille pour toute une année.

Il serait inexact de situer le début des opérations du labour à l'entrée de la charrue dans le champ. Dès le milieu août, ont lieu des ttεams ou repas de communion aux sanctuaires de certains marabouts, accompagnés de jeux rituels ; à la fois propritiation du sol et des éléments atmosphériques, véritables labours préparatoires sur le plan magique.

Le « marabout » ou « walli » dont l'architecture varie suivant les régions, renferme la sépulture ou le cénotaphe de l'ancêtre réel ou mythique d'une famille appartenant à la caste des Mrabṭin, vivant près du mausolée de l'ancêtre et jouissant de prérogatives féodales. Beaucoup se disent descendant du Prophète par Idris fils de Hassan, fils de Fatima, fille du Prophète ; d'autres sont sans doute d'anciennes familles seigneuriales berbères, comme par exemple la famille Amoqqrane (Beni Haoua) où la tradition veut que même une femme der-

nière descendante pourrait recevoir la charge de caïd et exercer l'autorité du chef du douar.

Autour du marabout vivent les ḫoddam ou serviteurs du marabout et de ses descendants actuels. Quelle que soit la « baraka » très spécialisée de chaque sanctuaire, tous recevront la visite de pèlerins avant l'ouverture des labours : Sidi Msahel (Beni Haoua) qui facilite les accouchements, Sidi Mesbah (Oued Damous) qui donne une postérité nombreuse, Sidi ɛaïssa (Beni Haoua) qui préserve des épizooties, Sidi Mohand Attaf (Zouggara) qui guérit des maladies de la peau, aussi bien que les marabouts agricoles, les donneurs de pluie comme Sidi Bernous (Tacheta) Sidi Mohand bel Hadj (Tacheta ouled ɛaddi) et les santons locaux, comme Sidi Mohammed Seghir (Bou-Maâd-Tlakhikh) et les innombrables Sidi-el-Mokhfi ou Sidi Abd-el-Kader dont nous verrons la personnalité se préciser plus loin.

Des familles déterminées ḫoddam doivent préparer un certain nombre de plats de couscous chacun pour douze personnes. Dans le cas de Sidi Bernous et de Sidi Mohammed Bel Hadj les ḫoddam réunissent des figues sèches que les pèlerins mangeront avec leur pain. Le choix des aliments, leur préparation, les participants au banquet, rien n'est laissé au hasard.

Le soir du deuxième jour, les mrabṭin égorgent un ou plusieurs animaux, suivant le cas, fournis par les ḫoddam cinq bœufs de n'importe quelle couleur pour Sidi Mokhfi (Zouggara-Miaha) un taureau noir pour Sidi Bernous ; la bête est ensuite partagée en deux moitiés : la moitié de l'Est pour les Mrabṭin, celle de l'Ouest pour les ḫoddam. Le lendemain du sacrifice, après le coucher du soleil, auront lieu les jeux rituels, destinés semble-t-il à assurer une année pluvieuse, à détruire les charmes de sécheresse et des rites agonistiques dont le but s'est perdu et nous échappe. [1]

En tête des jeux rituels, citons la Kurra : c'est un jeu d'automne, sorte de Hockey sur gazon auquel se livrent les hommes d'âge mur chez les Beni Haoua, les jeunes gens sur l'invitation des vieillards à Zouggara et à Tacheta, la règle du jeu se retrouve à peu près partout avec des variantes : le terrain est orienté Est-Ouest, c'est souvent le lit desséché d'un oued, comme il y a quelques années encore chez les Beni Haoua, en tout cas un endroit plat : (plaine près de Sidi Moḫfi à Zouggara). Les joueurs sont armés de crosses de bois, souvent simples branches courbées à une extrémité. La balle est faite de bourre de palmier nain empaquetée dans des chiffons noirs.

1. Il s'agit d'une enquête de début menée en 1950. De nouveaux faits sont venus éclairer bien des problèmes, en particulier le sens des jeux rituels.

Le jeu consiste chez les Beni Haoua, pour un joueur à faire entrer la balle dans un trou, placé au milieu du terrain, tous les autres (une vingtaine environ) s'y opposant. Lorsque la balle est rentrée dans le trou, les joueurs s'écrient :

« îssessu-it » : il l'a fait boire.

« Rebbi issiə waman » : Dieu donnera de l'eau.

Dans les douars de Zouggara et de Tacheta, la Kurra se joue, les joueurs étant divisés entre deux équipes d'Est et d'Ouest, le vainqueur étant celui qui ramènera sa balle vers sa propre limite. Au douar Beni-Ghomeriane (C. M. des Braz) il est d'usage d'aller jeter la balle déchiquetée dans la rivière voisine après la partie.

Ce jeu a pour but reconnu dans tous les endroits où il est pratiqué de faire tomber la pluie. A ce moment de l'année, il assurera les pluies nécessaires au début des labours.

Au sanctuaire d'Imma Melbeḫt (C. M. de Ténès) les assistants se livrent à un combat dont les projectiles sont les fruits des grenadiers du bois sacré entourant le mausolée ; les fruits sont considérés comme vénéneux et sont de fait très amers, les blessures reçues au cours du combat portent bonheur et seuls peuvent en mourir les gens en état d'impureté [1].

Ce rite agonistique a lieu au moment du pélerinage au sanctuaire de la Sainte, un Vendredi de la fin août.

Un autre jeu d'automne précédant les labours est le ğəma' pratiqué chez les Beni-Ghomeriane dans les mêmes circonstances, c'est-à-dire à l'issu de certains pèlerinages d'automne.

Là, encore, les joueurs sont divisés en deux camps, Est et Ouest, le nombre des joueurs étant indifférent. Chaque camp édifie trois piles formées de trois pierres chacune, chaque joueur dispose de trois cailloux de jet, chaque pile détruite donne droit au jet d'un caillou supplémentaire. Le camp vainqueur est celui qui le premier réussit à abattre ses trois piles.

Ce jeu est à rapprocher du tir à la cible ou Išart pratiqué dans les mêmes conditions et les mêmes circonstances chez les Beni Haoua, les piles de pierres restant les mêmes ; le jet de caillou remplacé par le tir au fusil.

Le but étant de sonder les intentions du marabout visité à l'égard de ses pèlerins : si la cible ne tombe pas, c'est qu'il y a eu un gros péché commis, il faut s'attendre à un châtiment. De même on trouve en

1. Cf. *Pausanias* VIII, 26, 6 et IX, 33, 7 ; HÉRODOTE lib. IV-CLXXX.

Kabylie un tir à la cible [1], pratiqué au moment de l'arrivée de la mariée au domicile conjugal, le même tir est pratiqué également chez les Beni Haoua. Il semble qu'il faille rapprocher le labour et le mariage et voir dans le tir à la cible le moyen d'écarter les charmes de sécheresse, puisque, avant la consommation du mariage ce jeu d'adresse a pour but de dépister et de déjouer les charmes de l'aiguillette nouée.

Epoque des labours

Le meilleur moment est, en général, le début novembre ; si la pluie se fait trop attendre on pourra semer jusque vers le 12 janvier, après il sera trop tard et mieux vaudra manger le blé que le mettre en terre, ou comme le dit un dicton des Beni Haoua :

Illa herha ennaier
Qishum mэttaier
Illa ma — herhum — š
qulhum ftaier

S'il pleut beaucoup au début de l'année sème ton blé, et s'il ne pleut pas, mange le en pain [2].

La même indication de période est donnée par les auteurs agricoles arabes comme Ibn-el-Awam [3].

Le calendrier de Cordoue pour l'année 961 insiste sur l'ouverture de l'année agricole par la pluie, au coucher des pleïades [4].

Ce sont, en effet, ces étoiles qui marquent cette période et la pluie est alors considérée comme de particulièrement bon augure [5].

Ibn el awam reprenant Abou'l Khaïr et d'autres auteurs dit que : « la première saison de l'année pour les agronomes, c'est l'automne » [6].

1. Slimane Rahmani : « Le tir à la cible et le nif » en Kabylie in *Revue Africaine* U. XCIII ; 1er et 2e trim. 1949, p. 126 et sq.

2. *Ftira* : sorte de pain rond croustillant.

3. Ibn el Awam Kitab el Felahah p. 35 t. I.
« L'arrivée des pluies selon moi est quelquefois retardée jusqu'au commencement de l'année latine ou jusqu'au milieu du mois de janvier environ. »

4. Le calendrier de Cordoue pour l'an 961 trad. Dozy, ed. E. J. Brill Leyde 1873, p. 9.
Et *pluvia eius nominatur operativa quoniam ipsa operit terram cum plantis et vocatur postremum eius sequens — Hesiode Op. et Dies* 382. Pline, *Hist. Nat.* XVIII 57, 5.

5. Ibn el Awam *op. cit.*, t. II, p. 419.
« Il en est qui disent que la pluie des pleïades en novembre celle du « front » en février et celle de l'épi en avril, ne se rencontrent que dans une année que Dieu par sa faveur aura rendu très bonne et très fertile. »
Westermarck, *Ritual and belief in Morocco*, t. I, p. 130.

6. Ibn el Awam, *op. cit.*, p. 416, t. II.

Nous ne serons donc pas surpris de voir les rites d'ouverture de l'année agricole, qui sont aussi les rites d'ouverture de la terre, être plus nombreux et plus scrupuleusement suivis que ceux des autres opérations agricoles ; exception faite toutefois des rites de protection des céréales en vert qui se déroulent vers février-mars et occupent dans l'année agricole une position symétrique aux rites du labour.

L'ordre de Dieu sera donné par les premières pluies [1].

Le Chef de la famille maraboutique voisine interprétera cet ordre et ouvrira la saison des labours en effectuant le labour tout symbolique d'ailleurs, d'un coin de son champ.

Une variante intéressante est à signaler : l'emploi de la houe pour ce rite d'ouverture.

Au douar Louroud, fraction Beni Bou Khal, commune-mixte des Braz, celui qui commence les labours se sert d'une houe. Il ne « peut pas » toucher à la charrue : son nom est charif-charif, c'est un ḫoddam de Sidi Mohammed ben Dahman.

Même emploi de la pioche au Douar Beni Merahba, fraction Iguedal, les labours commencent le 1er novembre (calendrier Julien), soit 12 novembre (calendrier Grégorien). Il s'agit là d'un rite fixé, puisque l'on n'attend même plus la chute de la première pluie d'automne. C'est la famille Bu-lila qui ouvre les labours, ce sont les ḫoddam de Sidi Mohammed ben Tôkfar. Ils commencent sur les ordres des descendants du Saint.

Il est à noter que dans les deux cas il s'agit de ḫoddam et non de Mabṭin, c'est-à-dire de familles berbères dont le prestige et l'autorité ont survécu à l'occupation musulmane et qui semblent garder chez elles les fonctions du roi agraire dont nous retrouvons d'autres traces.

La houe est maniée comme le décrit Ibn el Awam : l'ouvrier portant toujours son pied droit en avant, le pied gauche restant en arrière ; il n'élève pas l'instrument au dessus de sa tête mais il l'envoie toujours en avant, et le renvoie sur lui [2].

Ce rite accompli, chaque famille choisira son jour et le plus vieux dans chaque famille labourera le premier jour ou tracera à tout le moins le premier sillon. [3]

1. XÉNOPHON oec XVII., 2 cit., *in Dict* des Antiquités Daremberg et Saglio « Rustica Res ».

2. *Op. cit.*, p. 496 Citation sans référence de ibn Biçal.

3. Cette importance de l'homme est si grande, que chez les Beni Douala en grande Kabylie, les femmes obligées de remplacer les hommes aux labours, par suite de l'émigration vers la France, doivent revêtir un burnous d'homme et porter un poignard en sautoir, elles doivent également être chaussées.

Le jour devra être un jour mâle : le lundi ou le jeudi, il semble que l'Islam ait par endroit apporté le vendredi comme jour faste ; c'est cependant surtout le jeudi et le lundi qui restent les jours favorables pour le labour chez les Beni Haoua, les Beni Menacer et semble-t-il d'un bout à l'autre de l'Afrique du Nord avec de sporadiques et rares exceptions [1].

La charrue

Il existe en gros deux types de charrue en Afrique du Nord : Le type de l'araire Aurasienne et la charrue du dahra qui est celle que nous étudierons. Ces deux types semblent avoir été connus de l'antiquité méditerranéenne, à quelques variantes près [2].

La confection de la charrue n'est pas sans obéir à des règles précises. Le moment choisi sera le début de l'automne, saison favorable pour la coupe du bois [3].

Les bois matières premières des différentes pièces seront déterminés avec précision.

L'âge, partie de la charrue en contact avec le sol, sera de chêne ou de thuya, c'est-à-dire en bois d'un grain serré qui ne pourra se fendre, mais aussi d'un bois considéré comme mâle, soit à cause de ses propriétés mécaniques soit pour des raisons d'un ordre différent qui semblent ignorées ou perdues.

Sili [4] chez les Beni Ferah et les Beni Haoua, Hauset chez les Beni Menacer, il recevra le soc agersa B. M. Ayersa BF ; B. H. à son extrémité taillée en biseau : amegarsu (B. M.) l'extrémité opposée recevra la poignée ou mancheron fuset, assujettie par une cordelette de palmier nain, hazera (B. M.) tazera (Zakkar), réglée par un tenseur aqšuḍ.

Au premier tiers de sa longueur, l'âge reçoit le timon, atmun ou esshem suivant les régions, en bois de pin, soutenu par deux mon-

1. Westermarck : Ritual and Beliefs in Marocco t. II, p. 44. *Thursday is in some tribes held to be a favourable day for the commencement of the Autumn ploughing, the reaping and the thrashing. The at-ubaḥti consider it even a better day then Sunday for the beginning of the ploughing. It is a very suitable day for the fetching of a bride.* (« Tangierî Andjira, Ait Waryager, Ait-Sadden, Igliwa, Ait Tameldu »).

2. *Hésiode op et dies* vers 427-445 décrit les deux types de charrue.
Virgile-Géorg. I. 169 sq. pour la charrue Aurasienne. *Dict. des Antiq.* « Daremberg et Saglio Rustica Res »-(*fig.* 5968 Duruy) — « Hist. des grecs », 1887 T. p. 307.
Froehner « Musées de France », XIII, p. 45.
Pour le modèle utilisé dans la région Nord du Moyen Chélif : Gerhard : *Trinkschal und Gefässe*, I représente une figure sur une coupe du Musée de Berlin.

3. Cf. *Hesiode op et dies*, V. 420 seg.

4. Le sili ou tsili a pour étymologie populaire la forme factitive à sifflante du verbe illi *être* « ce qui fait être » il était intéressant de noter cette étymologie.

tants verticaux anedfur et tafruyt, unis au timon par une cheville horizontale, aqšuḍ et plus au nord Ouest (Bu Mεad, un montant vertical unique, tafruyt, calé à force par une cheville verticale, erdif.

Le joug, zaglu (B. M.) zailu (BF. BH.) percé en son centre d'un trou rectangulaire, innuqeb, réuni au timon par une cheville isežmaε (B. F.) aižmat (Sidi Semiane), keraker (B. M.) haukrikart (B. M. Zakkar), asli (B. F. El Aneb).

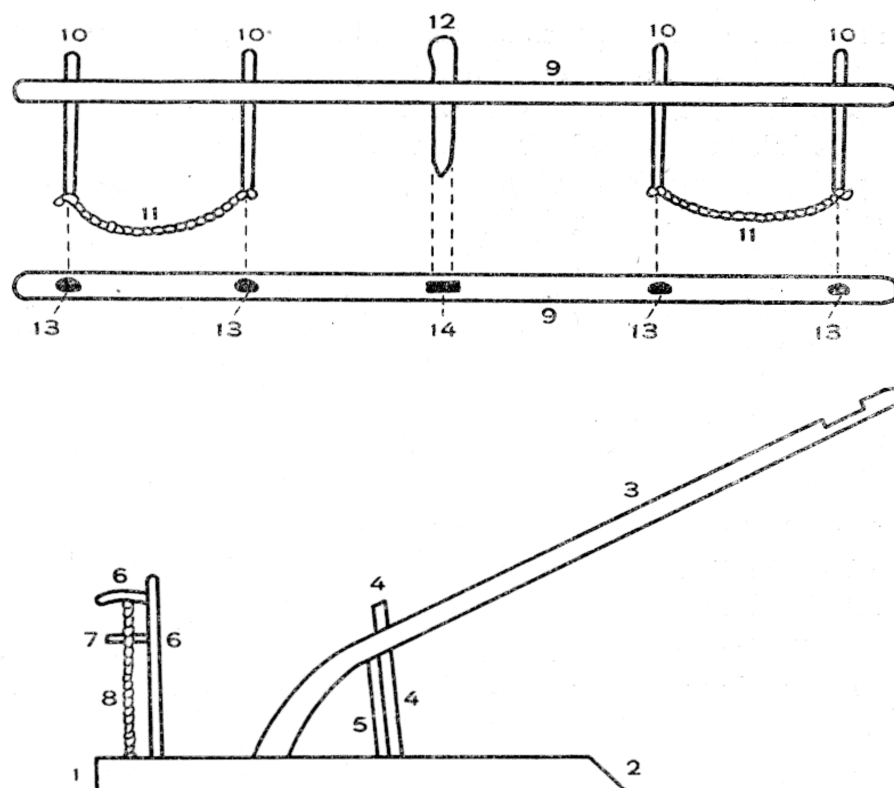


Fig. 2. — La charrue et le joug. — 1. *sili.* 2. *amәgarsu.* 3. *atmun.* 4. *anәdfur.* 5. *tafruyt.* 6. *fusәt.* 7. *aqsuḍ.* 8. *hazәra.* 9. *zaglu.* 10. *aδunai.* 11. *taδunait.* 12. *kәraker.* 13. *inugәb.* 14. *inuqәb.*

Cette cheville est, en général, en bois de tamaris qui, nous venons de le voir, porte parfois le nom de asli : le marié ce nom est également celui du tamaris parce qu'il dit aksiy-әd-aslit, je me marie (je prends une épouse).

La forme très nettement phallique de cette cheville est sans doute le noyau de ce groupement d'idées [1].

1. Le choix du bois de tamaris que ne justifie aucune propriété particulière de ce bois semble constituer un nouveau lien avec le très ancien patrimoine méditerranéen.

C'est en effet dans une colonne de tamaris qu'Isis trouve Osiris dans le palais de Byblos.

Le bois du timon — le pin — est considéré comme un arbre femelle (tayda) qui forme avec le sili de bois mâle un couple.

Ce fait est à rapprocher de la croyance que la foudre en tombant sur un pin près d'une habitation présage la mort d'une femme, sur un chêne d'un homme [1].

La partie femelle, esshəm, reçoit dans un trou la cheville de tamaris, ak rkar, qui est mâle, la partie mâle, sili, reçoit le soc, tagərsa, qui est femelle [2].

Si la notion de couple et les correspondances ciel et terre de l'araire semblent oubliées des populations berberophones étudiées, le sexe de chacune des pièces est connu. Le soc malgré bien des associations d'idées possibles est femelle d'un bout à l'autre de la berbérie et les règles qui régissent l'emploi du masculin et du féminin dépassent souvent le cadre de la linguistique pour ouvrir les perspectives de la pensée symbolique d'une population.

Le soc métallique est un des rares objets fabriqués par le forgeron. A Zouggara il est placé dans la fourche du premier pilier de la maison, la pointe tournée vers la porte [3], il est quelquefois l'objet de fer que l'on pose sur le ventre du mort.

Quelquefois à Zouggara un « sili » est placé entre le mur et le toit au-dessus du chevet du lit conjugal, une pelle de bois à vanner au pied. Pelle de bois qui au douar Bou-Rached est employée comme substitut de Bu ɣonğa la cuillère de bois dans les processions de la fiancée de la pluie.

Le soc s'il n'est pas gardé dans la maison comme nous l'avons vu plus haut sera déposé dans un sanctuaire.

***

Le labour est la pénétration de l'homme dans le monde sacré c'est-à-dire le monde non ouvré ; des précautions magiques devront être prises pour protéger le laboureur et ses compagnons les animaux attelés sous le joug.

1. A rapprocher de Macrobe : Saturnales LIV, VI chap. IX. « ... nam fulminate abies interitum dominae significabat. »

2. En grec νυμφή, *Duremberg et Seglio*, « Dictionnaire des antiquités ».

3. M. W. Hilton-Simpson : *Some algérien Superstitions, noted among the Shawia — Berbers of the Aures Mountains and their named neighbours* (Folklore 30 septembre 1915) Vol. XXVI, n° 113, p. 233.

... My arab orderly told me that among the town dwelling populations, seven iron models are worn by children for these purposes, the set which he obtained for me at Aïn Touta consisting of a pick-axe a ploughshare, a knife, reaping-hook, a shovel a hœ-blade and a mattock.

Ceux-ci devront être en nombre pair de même que les ouvriers employés pour le labour profond à la houe [1].

Peut être parce que le nombre pair est celui des dieux chtoniens. On peut affirmer en tout cas que la notion de l'emploi du nombre pair pour les labours, impair pour les autres opérations agricoles est très nette dans l'esprit du paysan berbère.

Ayant à désacraliser le champ, l'homme et les bœufs devront se protéger contre l'excès de baraka de la terre inculte.

Les bœufs porteront au cou un morceau de sel ou un sachet contenant un peu de terre de la tombe d'un saint [2].

Nous verrons plus loin que le sel est exclu de l'offrande faite à la terre et que s'il figure en talisman protecteur c'est parce que les forces à écarter sont les esprits des morts qui n'aiment pas le sel.

L'homme sera chaussé et coiffé, c'est-à-dire isolé magiquement des puissances d'en haut et d'en bas. Les chaussures sont des plaques de cuir de bœuf dont les bords percés de 12 œillets sont ramenés sur le pied par un lacet ; elles portent dans les régions étudiées le nom général de « arkassən ». Dans la région de Tizi Ouzou (Grande Kabylie) il existe un nom particulier aux chaussures des travaux agricoles : iŝifaḍ.

Elles sont réservées aux hommes travaillant dans les champs : les femmes lorsqu'elles ont l'occasion de participer aux travaux agricoles (moisson et glanage) sont nu-pieds : « Elles ont la même baraka que la terre et ne la craignent point (Tacheta — Zouggara C. M. des Braz) Taurira, Senfita C. de Cherchel.

Si parfois la vue de leurs pieds écorchés par les pierres émeut le touriste sentimental, le refus énergique des femmes à porter des « chaussures d'homme » suffit à montrer qu'il ne s'agit pas là d'un simple détail vestimentaire. En outre, ces chaussures n'entrent pas dans la maison, elles sont rangées avec les instruments aratoires dans la même remise.

La coiffure est d'une façon générale la calotte de laine blanche ornée de dessins noirs [3].

1. Ibn el Awam ع‎kitab el Felahah, p. 197, t. II citant le traité d'Agriculture Nabatéenne.

WESTERMARCK : *Ritual and Belief in Marocco*, T. I, p. 141. *Yet the general excellence of odd number does not apply to ploughing which should be done with two animals not one.*

Eijub abdelai « Syria », p. 89 seq.

WILSON : *Persian life and customs* p. 223. *Edimburgh and* London 1896.

2. WESTERMARCK : *Ritual and Belief in Marocco*, t. I, p. 305. *The farmer hangs a piece of salt on the animal with wich he is ploughing.* T. II, p. 218, t. I, p. 199.

3. La première calotte est tricotée par l'enfant lui-même après la circoncision, pendant qu'il garde les chèvres ; l'adulte achètera ensuite ses coiffures au marché.

Des traditions orales, des légendes rapportent l'existence d'une coiffure sacrée la berrita, qui sort de sa cachette une fois l'an au moment des labours [1].

Au douar de Tacheta C. M. de Braz, c'est la fraction Ouled ɛallal bu berrita qui a en dépôt la mystérieuse coiffure [2].

Il est intéressant au passage de rapprocher le nom de cette fraction Oullad ɛallal du sanctuaire protecteur de la famille Amokhrane des Beni Houa, Sidi ɛallal et du nom que la pleine lune porte dans une chanson recueillie chez les Beni Ghomeriane : ɛallali.

Peut-être peut-on considérer cet indice comme un étai nouveau à l'hypothèse de l'existence de familles seigneuriales ou sacerdotales berbères chargées entre autres choses de l'ouverture des labours.

A Ténès la bərrita se trouve au douar Naim famille Chaddou, au douar Beni Haoua fraction Taourira famille Roucho, au douar Taourira famille Roubimi Ali ben Ahmed, au douar Beni Merzoug fraction Beni Mekhlet, au douar Tacheta fraction Oulad Eallal bu berrita.

Ces cinq localisations ont été signalées par le R. P. Giacobetti.

On peut y ajouter : au douar Beni Ghomeriane fraction Beni Mekhlifet Moudeber Ali ben Mhamed.

Douar beni Merahba lieu dit Iguedal famille Bu lila [3].

Chez les Beni Mekhlifet le vieux Moudeber Ali ben Mhamed place la berrita sur la corne droite du bœuf de droite en se rendant au champ le premier jour des labours. Il place ensuite la berrita sur sa tête et prononce la formule de commencement des labours ; il gardera cette coiffure pendant le tracé du premier sillon.

La berrita sert à mesurer le blé, tout au moins dans la famille Bu Lila [4].

1. Je dois au R. P. Giacobetti des Pères Blancs la communication d'une note inédite sur ce sujet qui m'a permis de vérifier et de compléter des indications recueillies.

2. Signalé déjà par G. H. Bousquet : Les noms patronymiques féminins des douars Tacheta et Zouggara — *Revue Africaine*, T. XCIII, 3e et 4e trimestres 1949, p. 337.

3. Il y aurait beaucoup à dire sur le nom de ces familles et sur leur place dans la société qui les entoure ; la maigre bibliographie existante sur l'ethnographie algérienne a trop négligé de semblables « détails ».

4. Je n'ai pu voir la *berrita* : voici la description qu'en donne le R. P. Giacobetti d'après le témoignage oculaire d'un habitant de Sainte-Monique (Alger) :

La *berrita* est en cuivre doré ou poli entretenue avec soin par celui qui en a la garde. Sa forme est celle d'un casque allongé surmonté d'un cimier, un filet court autour du casque. Est-ce un casque romain ? Est-ce une autre coiffure ?

« Un nouveau renseignement nous a été donné à Ténès, pays berbère : elle est brodée disent les indigènes « medjboud ». Et ce détail nous confirme dans notre opinion que ce pourrait être une mitre avec ornements dorés.

Dans cette région, on ajoute qu'elle est toujours accompagné d'un bâton « khezrane » ce qui figurerait la crosse ou bâton pastoral. » (R. P. Giacobetti)

La présence de cet élément nouveau, le bâton, signalé également chez les Beni Haoua nous amène à envisager, au moment des labours une prise de possession rituelle du sol, par la coiffure, la chaussure et le bâton, comme c'est le cas chez les Beni Khannous [1].

Rite plus ancien que le casque romain ou la mitre et qui nous ramène à un très ancien patrimoine méditerranéen.

***

Le labour est une prise de possession de la terre ; prise de possession à la fois réelle et symbolique puisque le terrain labouré est le terrain possédé et que les usurpations de propriété foncière, les viols de limites ont précisément lieu au moment des labours comme en font foi de nombreux faits divers [2].

Les labours fixés pour toute la région par la chute des premières pluies d'automne sont, pour un groupe de famille entourés par le geste symbolique du chef de la famille maraboutique, qui sera répété avec solennité par les chef de famille.

Chacun, ce jour-là, a un rôle à jouer, qui s'inscrit à sa place exacte dans un très vaste scénario, dont le thème, nous le verrons, plus loin, est celui du mystère des noces du ciel et de la terre. [3]

Le résultat de cette union est la céréale dans le monde végétal, l'homme dans le monde animal. C'est ainsi que l'on mettra du blé dans une tombe préparée longtemps à l'avance « afin qu'elle ne réclame pas un corps humain. »

Le tissage représente également cette union, aussi la femme ne peut-elle tisser que dans la période qui va de la récolte des fèves (fin mars) à la moisson. Pendant les labours et pendant les funérailles, pendant le blé en vert et lorsqu'il y a un mort dans la maison ou un nouveau-né dans la maison ou dans l'étable, elle ne peut tisser, car la vie se prend dans les fils du métier, la pièce de haute-laine est un être vivant, il prend de la « baraka », de la vie, là où il en trouve. De même la femme n'écrasera pas les céréales au moulin de pierre

1. E. Dermenghem : *Contes Kabyles* — Alger 1945, p. 201.
R. Basset : *Etude sur la Zenatia de l'Ouarsenis*, 1885, p. 16.
E. Laoust : *Feux de joie*, « Hespéris », 1921, p. 289.

2. En particulier et très caractéristique du genre : *Journal d'Alger* du 11 janvier 1951.

3. Dr. Legey : *Essai sur le Folklore Marocain*, p. 174.
On prête une âme au blé qui nait et meurt. On le compare même à un homme. On dit : il germe petit, et commence à grandir comme un enfant. En épi c'est un homme avec barbe. Vieillard, il meurt. C'est la mort pour lui quand on le coupe. Quand on le bat il traverse le pont du paradis ; quand on le vanne il va au paradis et la paille en enfer.

pendant les mêmes occasions, elle ne fera pas non plus de blé grillé ni de pain cuit au four [1] ou de poterie car le sol grillerait le grain dans le sillon.

Le premier acte du rituel familial des labours est la préparation par les femmes en état de pureté du repas de communion.

Ce repas comprend, en général une bouillie grossière de céréales bouillies à l'eau. A Beni-Rached (C. M. des Braz) il consiste en rouina (blé moulu grossièrement et délayé dans de l'eau), chez les Beni Haoua le repas prend le nom particulier de ləftah (l'ouverture) et consiste en une marmite de rouina également.

Chez les Beni Mekhlifet le repas de couscous à gros grains ou bərkuks porte le nom de baruk [3].

A Zouggara, la rouina est encore le plat rituel des labours, elle se mange avec du sucre et du miel « pour que l'année soit douce » à Tacheta (Ouled Mɛafa) on mange, pour la même raison, des pâtisseseries, du sucre et du miel.

Au douar Taourira (C. M. de Ténès) le repas comprend deux services, l'un de figues sèches, l'autre de couscous servi avec une sauce faite de fèves séchées, grillées et passées au moulin à bras.

Le paysan qui n'a pas les moyens d'offrir un pareil festin servira de la rouina en boulette faites avec de l'huile au lieu de beurre.

La présence de céréales non grillées, à peine concassées au moulin à bras et servies avec de l'huile ou des figues sèches à l'exception de tout autre plat de viande, évoque le repas des funérailles : amensi ušal (le repas de la terre) servi encore le soir de l'enterrement proprement dit [4].

Ce plat de céréales est sans doute un aliment très ancien, devenu rituel et qui, sous le nom de tagulla joue un rôle rituel dans bien des circonstances en Berbérie. [5]

1. Pour ce dernier point, au Maroc : Cf. E. Laoust — *Mots et choses Berbères*, p. 62.

2. Pour des faits sensiblement analogues au Maroc : Cf. Westermarck : *Ritual and Belief in Marocco* ; t. II, p. 213 et sq.

3. Les Beni Mekhlifet sont considérés dans la région comme des descendants de sémites venus « il y a très longtemps avant les Romains » peut être font-ils voir le mot *baruḫ* (beni) dans le nom du repas de communion précédant les labours.

4. Westermarck *op. cit.*, t. II, p. 467.
... *The supper is called amensi ušal the supper of earth, and the dead person is also supposed to partake of it.*

5. Laoust : *Op. cit.*, p. 76.
... Le mot ne s'emploie que dans des phrases comme les suivantes, preuve évidente de son ancienneté : tsig tagulla d-elmeh g-uḫḫam ennun : j'ai mangé la tagulla et le sel dans votre maison : ou encore ahaq tegulla d-elmeh ayag iserken : Par la tagulla et le sel qui nous unissent.

Ce repas se prend devant la maison, hommes et femmes mangeront ensemble, mais non dans le même plat.

Les hommes seront réunis autour de coupes en terre à pied très court pour quatre ou six convives, les femmes autour du très grand plat en bois qui sert à la préparation du couscous.

Tous ceux qui passent sont invités et comme il s'agit d'une nourriture sacrée, personne ne peut se dérober à l'invitation.

Chez les Beni Haoua, à la fin du repas, le maître de maison envoie une grosse cuillérée de bouillie au visage du mieux habillé et du plus gai des convives « afin que l'année lui ressemble » ; tout de suite après, l'équipage part aux champs.

Lorsque le laboureur est l'hôte, il ne peut pas prendre part au repas, lorsque c'est un ouvrier agricole, il y prend part parce qu'il est invité.

Dans le premier cas, le plus fréquent, le laboureur mangera à la hâte le dernier, parfois comme à Oued el Had (Zaccar C. M. des Braz) il ne partagera pas le plat commun et mangera du pain d'orge alors que les voisins et leurs femmes mangent des iuzan : (blé cuit à l'eau) dont on donnera quelques poignées aux bœufs de labour [1].

De même, la famille s'abstient de partager le « repas de la terre » parce qu'elle est trop triste pour manger [2].

Lorsque la charrue est chargée sur le dos des animaux et que le laboureur est prêt à partir, il se tourne vers sa femme et lui dit : « Va chercher de l'eau femme ! »

à quoi la femme lui répond :

— (Donne) du blé et de l'orge, ô laboureur [3].

Ce dialogue, rituel par l'appellation inusitée employée par la femme pour répondre à son mari [4] nous amène à considérer la participation

1. Cf. à ce propos l'invitation de la femme qui veut tisser à ses voisines venues pour l'aider : *Touwert yâ hwâti, mâ §andi mâ tâklu men gil ḥobz es šeîr wel-mâ s-sâmot fed-dlû hatta les-sif enhleff-elkum welli endi ubelblu.* « Je vous ai appelées pour la twiza ô mes sœurs, je n'ai rien à vous donner à manger. »

Sauf du pain d'orge et de l'eau fade dans le seau

Quand viendra l'été, je me libérerai envers vous et ce que j'aurai alors, je vous le préparerai en couscous.

In A. Bel et P. Ricard : Le travail de la laine à Tlemcen, p. 43, Alger 1913.

2. Westermarck, *op. cit.*, t. II, p. 467.

3. Fait analogue signalé par Westermarck, *op. cit.*, t. II, p. 213.

Chez les Ait yusi au Maroc. A noter que la charrue employée par les Ait Yusi est d'un type analogue à l'araire du Dahra et du Chélif.

4. Hérodote, t. I, p. 146.

« Les colons partis d'Athènes avaient pris pour femme des Cariennes dont ils avaient tué les parents ; celles-ci firent serment de ne jamais prendre leur repas avec leurs maris et de ne jamais les interpeller par leur nom. »

L'explication d'Hérodote est sans doute une *aitia*.

des sexes dans les rites agraires où la femme représentant l'élément humide accomplit les rites de pluie, à qui incombe dans la vie domestique la culture des jardins « verts » et la tâche d'aller puiser de l'eau.

L'homme est celui à qui reviennent labours et moissons de céréales.

Par ailleurs, il n'est pas question pour la femme d'aller immédiatement puiser de l'eau, le dialogue a donc un sens purement symbolique.

A Tacheta, chez les Ouled ɛaddi et les Ouled Mɛaffa, les labours semblent avoir été précédés d'un rite de mariage collectif dont il reste un souvenir précis : la nuit de la connaissance.

Il ne s'agit pas d'une prostitution, survivances des hierodulies passées comme en ont rapporté différents auteurs [1] mais d'un rite extrêmement précis dont le rapport avec le labour est très net.

Les jeunes filles arrivées à l'âge nubile organisent une quête comminatoire, elles vont de maison en maison en chantant le refrain suivant :

ɛarafa ɛarafa
əl ɛarafa ğətkum
wa ğətkum əlmrah-Kum
əl-mra warağal taïfi essƀar
il ɛabu əl ɛarafa
əl ɛarafa ğət əlmrahkum
ɛatina əd-dgig
na ɛatik uləd
ɛatina lḥam
na ɛatik luhəm [2]

Les jeunes filles vont ensuite dans le sanctuaire d'un marabout dispensateur de fécondité (c'est la baraka la plus fréquente) et préparent un repas avec les denrées recueillies au cours de leur quête ;

1. E. Doutte : *Magie et religion en Afrique du Nord*, Alger 1909.
A. Robert : *Mœurs habitudes et coutumes arabes. Rev. Alg.* XIII année, 2e sem. n° 20, 18 novembre 1899, pp. 628-629. Curtiss : *ursemit. Relig. im volksleb., d. heut. Or*, pp. 172-175.

2. *Earafa Earafa*

L'Earafa est votre ancêtre et votre divertissement
La femme et l'homme, le groupe de jeunes
Ils jouent à l'*Earafa*
L'*Earafa* vient pour votre plaisir
donne-nous de la semoule
nous te donnons un enfant
donne-nous de la viande
nous te donnons le ventre.

le lendemain, au coucher du soleil, les jeunes gens nubiles se rendent également au sanctuaire, le repas est pris en commun à la lumière de bougies qui sont ensuite éteintes.

Les rires significatifs de mes compagnons donnent lieu de croire qu'une communion sexuelle a lieu,. sans que je puisse l'affirmer.

La date de ce rite — troisième nuit avant la Fête (Eaïd el Səir) qui marque la fin du Ramadan — nous montre son absorption par une grande fête musulmane, phénomène très fréquent et dont nous avons de nombreux exemples : (l'ɛašura entre autres).

Comme pour l'Eašura, cette absorption semble venir d'une confusion de nom : la troisième nuit avant la fin du Ramadhan porte le nom de lilt əl-ɛarafat et marque l'anniversaire de l'arrivée de l'arche de Noé sur la mont Arara (en arabe ɛarafat).

Cependant, le fait que ce rite a lieu en l'honneur de « lalla Earafa » rend impossible tout rapprochement avec le calendrier musulman [1].

Au matin, jeunes gens et jeunes filles se dispersent et rapportent chez eux les restes du couscous de la veille que le père sèmera avec son grain au début du premier sillon.

Sur la route de la maison au champ, le laboureur distribuera encore des fruits, figues sèches ou noix, aux passants qu'il rencontrera, ceci afin d'écarter le mauvais œil (le regard d'envie) ou d'augmenter le nombre de participants au repas de communion et pour que la baraka mise en œuvre soit plus grande.

Les deux derniers actes du rite de labour vont maintenant se dérouler : le début du premier sillon avec mise en terre d'une offrande et l'invocation.

A Aguedal (Beni Merahba) la maîtresse de maison a fait quatre boulettes avec le reste du Berkuks ou rouina du plat des femmes et les a données au laboureur pour qu'il les enterre le long du premier sillon.

Le Taleb de l'école Coranique a ajouté : on y mêle aussi de la terre du Marabout Sidi Mohammed ben Takfar.

A Oued el Had (Zakkar) le laboureur casse sur le soc une Kesra et enterre des figues sèches — La Kesra (ou galette d'orge) en se brisant en quatre donne des fragments de taille différente qui indiquent la prospérité relative de chacune des saisons. [2]

1. E. R. F. savoir connaître aussi usage, coutume. Il reste curieux qu'une coutume porte un nom arabe en région berberophone.

2. Cf. HÉSIODE : *Les Travaux et les jours* — Ed. Paul MAZON, Paris 1928, vers 427 à 445.
Que les bœufs soient suivis d'un homme robuste de quarante ans qui aura dîné d'un pain à quatre entailles et huit portions.

Il mange un morceau de la Kesra et en donne à ses bœufs, le reste est abandonné sur le sillon.

Au douar de Touarira on doit mettre des figues, de l'orge, du blé et des fèves dans le premier sillon. Une galette et une figue Zakkar) -zwawa) des figues du tεam de Sidi Bernous avec quelques morceaux de sucre à Zouggara cinq morceaux de sucre (Beni Bou Milelk) pour que l'année soit blanche et sucrée. Chez les Beni Haoua, comme presque partout sur le littoral algérien, on met une grenade dans le premier sillon, on ne la brise pas pour avoir une bonne année.

L'offrande faite, le laboureur prononce l'invocation rituelle avant de toucher le cou de ses bœufs.

Beni Mekhlifet

Zari εät Allah
wa nabit Allah
wa likta fi sabil laḥ

Beni Haoua

Bismillah
Ya zäri Allah
Ya Rabbi ǧib l-εam

Beni Rached

Bismillăh ya Rabbi ǧibna l-εam
ou *Bismillah wa takăhnna εaleik*
ya llah
Saïdi ya resul-allah
Ya Rabbi ǧəibna l-εam

Tacheta ouled Mεafa

Bismillah taklin εalik
Ya llah ! ya Mohand ! ya Kerim !
Ya Sidi ! ya rasul Allah
Ya Sidi εabd-el Kader ǧilani !

A rapprocher de l'invocation des femmes avant le tissage.

Bismillah wa ṣṣlat à lā rasul ållah
yă Mylăy 'abd-el-qāder yiddik ! sebqet yiddi
ğ-towḍa'-li byiddîk el-baraka

1. Hésiode : *Les Travaux et les jours*, *op. cit.*, vers 465.
Priez Zeus Infernal et la pure Déméter de rendre lourd en sa maturité le blé sacré de Déméter au moment où même où commençant le labour et tenant en main la poignée vous toucherez le dos des bœufs qui tirent sur la clef de joug.

Au nom de Dieu que la miséricorde de Dieu soit sur le prophète de Dieu.

O Monseigneur Abd-el-Kader tes mains devancent les miennes — Donne-moi par tes mains la baraka (pour la laine). [1]

A ce moment les bœufs tirent, la cheville de tamaris s'enfonce dans le trou « innuqeb », la sili s'enfonce mieux dans le soc de fer et le couple tagsrsa-sili (soc-âge) pénètrera dans la terre.

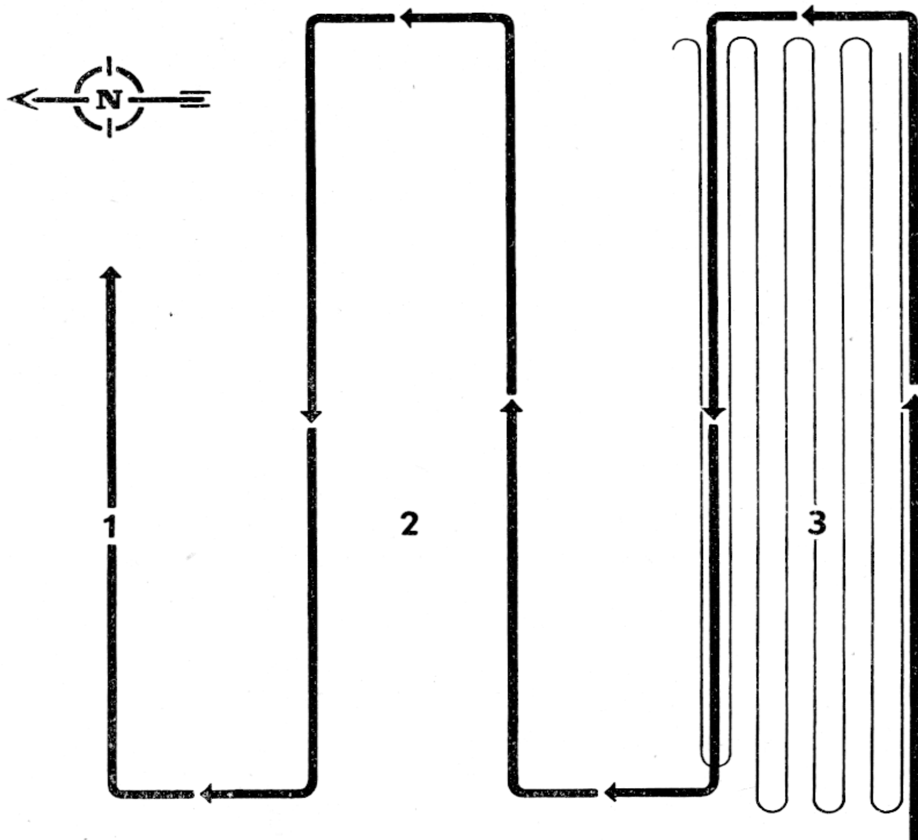


Fig. 3. — Orientation des sillons. 1. *ɛalləm*. 2. *tafərka*. 3. semailles

Le laboureur va tracer son premier sillon, un long sillon unique [2] qui délimitera dans le champ des parcelles de huit pas de large qui seront ensemencées les unes après les autres, de droite à gauche.

Le sillon se trace de droite à gauche, face à l'Est. Si les pluies sont tombées de façon satisfaisante, il se terminera le laboureur faisant face à l'Est.

1. Cité également par A. Bel et P. Ricard : Le travail de la laine à Tlemcen Alger 1913 p. 44. Il est à noter que Sidi Abd-el-qader est également le « patron » des laboureurs.

2. Cf. LAOUST : *Mots et choses Berbères*, p. 298.

Dans le cas d'un labour tardif, rendu hasardeux par l'absence de pluie, le sillon sera terminé à l'Ouest et les derniers pas se feront le soc ôté, le bois de la charrue nu fouillant la terre [1].

Le tracé du premier sillon nous ramène au tissage et à l'enroulement du fil de chaîne autour des deux ensouples afəǧǧaǧ n-žənna afəǧǧaǧ n-təmurt, celle du dessus et celle du dessous : mot à mot celle du ciel et celle de la terre c'est-à-dire dans les points cardinaux celle de l'Est et celle de l'Ouest.

De même que le laboureur déterminera des parcelles (tifərkiwin) orientées les unes vers l'Est les autres vers l'Ouest, la tisseuse séparera par des roseaux deux nappes de fils entre-croisés l'une devant la tisseuse du côté de la lice dont les fils sont en nombre impairs l'autre dont les fils sont en nombre pairs.

Le verbe ɛalləm désigne le tracé du premier sillon par le laboureur et la séparation du fil de chaîne en deux nappes par la tisseuse.

Dans le cadre actuel de cette étude seul est nettement apparu le symbolisme sexuel du métier à tisser ; en effet chez les Beni Haoua, la femme qui veut savoir si elle aura un enfant dans l'année prend un des morceaux du métier à tisser — qui servent à séparer les nappes paire et impaire du fil de chaîne — et va le jeter à la mer le plus loin possible près du rocher aɛzəlbub [2], si la mer ramène le roseau le présage est favorable : il est défavorable dans le cas contraire.

Le rapport enfant-roseau du métier à tisser, existe de façon très nette.

Le fellah ensemencera ensuite chaque tafərkat, il marchera de l'Est à l'Ouest le long du premier sillon et jettera le grain d'un mouvement brusque semi-circulaire de la main et du bras de droite à gauche, ensuite il tracera en boustrophédon, à l'intérieur de chaque parcelle un sillon secondaire ; un aide restera à ses côtés et retournera à la maison — si besoin est — pour chercher de la semence.

Le laboureur ne peut pas revenir sur ses pas. Le soir, il rentrera chez lui avec les bêtes, laissant la charrue là où le coucher du soleil l'aura trouvée sans crainte des voleurs.

Les labours finis, la charrue ira dans la remise des outils ; s'il existe un sanctuaire familial, le soc sera déposé près du tombeau de l'ancêtre sinon il gardera le seuil de la maison comme nous l'avons vu plus haut.

1. Ce rite est le seul rite de pluie que puissent accomplir les hommes la *Salat el itisqae* ou prière islamique pour l'obtention de la pluie exceptée.

2. Une étude plus détaillée des Beni Haoua est en cours.

Dans les diverses opérations du labour il nous reste à discerner les rites dont la stricte observance est indispensable de ceux qui ne sont que des pratiques rituelles mineures dont l'observance n'est que facultative ou secondaire — ceci en nous plaçant uniquement du point de vue du fellah et non de l'ethnologue, le premier étant seul compétent pour décider de l'importance et de la validité d'un rite. Importance psychologique dans l'esprit des acteurs, importance sociologique pour la population étudiée.

Seuls les ethnologues du siècle dernier pouvaient réunir les rites d'importance variable de la mise à mort du Carnaval et de l'office du Vendredi-Saint, le dernier des paysans ne s'y laisse pas tromper.

Pour cela, il suffit de procéder à un questionnaire par élimination en vérifiant quels sont les rites ou les gestes rituels qui peuvent être supprimés.

Tous les rites, tous les gestes décrits dans cette étude sont à la fois nécessaires et suffisants. Plus imprécises sont les pratiques relatives au choix des amulettes protectrices des bœufs, à l'offrande faite aux passants par le laboureur se rendant aux champs pour écarter le mauvais œil. Pratiques sur lesquelles nous n'avons pas insisté.

La formule prononcée par le laboureur se transmet de père en fils, à défaut d'école Coranique, ou est enseignée à l'école. Les itinéraires de certains maîtres d'école du Maroc à l'Algérie rendent infructueuse une étude géographique des variantes.

Par contre, l'offrande au sillon est nécessaire comme aussi la présence du fruit à graines multiples — grenade ou figue — symbole de fécondité.

Il m'a semblé que l'offrande de sucre « pour que l'année soit blanche et sucrée » se faisait dans les îlots arabophones en pays berbère et constituait l'imitation d'un rite mal compris. C'est en tout un exemple intéressant d'intégration d'un fait nouveau dans un rituel ancien, sans modification du rituel.

Cette brève étude des rites du labour n'a pas la prétention d'être exhaustive, elle ne vise qu'à essayer de regrouper des faits qui, présentés isolément, sont des gestes sans signification.

Les acteurs sont, encore actuellement, conscients de l'importance de leurs gestes, sinon ils les auraient abandonnés depuis longtemps, pour ne pas exciter davantage l'hostilité des musulmans orthodoxes.

Le laboureur, la tisseuse, savent que chacun de leurs gestes agit sur un autre plan que le plan matériel et met en œuvre des forces

invisibles, l'Islam ajoute des pratiques formalistes aux vieux rites, comme en Grèce, la religion des Dieux ouraniens s'est ajoutée au culte des Dieux chtoniens sans la remplacer, sans éliminer non plus ni les rites populaires, ni les Mystères.

La diversité des îlots ethniques de l'Afrique du Nord semble avoir outre une indiscutable communauté linguistique, une communauté de pensée qui s'exprime par un même choix de symboles pour exprimer une même conception du monde où se pénètrent, comme les tifərkiwin du champ labouré l'Afrique et la Méditerranée.

J. H. Servier C. N. R. S.